



avait là tout un quartier, une centaine de maisons, deux églises, raconte-t-il. C'était une communauté florissante. Tout a été rasé.»

Au milieu des années 1990, les cadres de Monsanto lancent discrètement un programme de rachat des propriétés du quartier de Mars Hill. Les mémos internes de la firme, rendus publics à la fin des années 1990 par la justice et que *Le Monde* a pu consulter, montrent que les responsables de l'entreprise s'inquiètent : ils suspectent que les niveaux de pollution des sols aux PCB sont, à Mars Hill, si phénoménaux qu'ils placent la société dans une situation de haut risque juridique. Il faut tout racheter et faire place nette.

A l'époque, les riverains ne savent encore rien de l'étendue du problème. Opal Scruggs, 83 ans, a toujours vécu à Anniston ; son grand-père a fait toute sa carrière comme

ouvrier à l'usine. Avec son accent du vieux Sud, elle raconte : « L'odeur dégagée par l'usine était bien sûr épouvantable et on trouvait chaque jour, jusque dans la maison, un dépôt gras sur les tables et les assiettes... Tous les matins, il fallait refaire la vaisselle. Mais on ne savait pas qu'on avait Monsanto dans le sang. »

En 1995, le pasteur de l'église baptiste de Mars Hill est approché. Monsanto souhaite acquérir le sanctuaire et son terrain pour une somme trop élevée pour ne pas être suspecte. C'est le début de la prise de conscience ; c'est le lancement des procès, mais la plupart des maisons de Mars Hill sont rachetées avant la fin des poursuites. Tout le quartier disparaît.

Les documents internes de la firme sont la dernière mémoire des lieux et de leurs habitants. Un mémo du 24 mai 1996 résume l'avancée du programme de rachat des pro-

**Des centaines de maisons ont été abandonnées. Reprises par la végétation, elles donnent à certaines rues un air de postapocalypse.**

comptait les morts, était là. « La boutique a été rasée comme le reste », dit David Baker. D'autres commerces, une station-service, un restaurant, ont été laissés à l'abandon et leurs ruines, à quelques encablures de l'usine, sont autant de présences fantomatiques dans la ville. Dans les autres quartiers de l'ouest d'Anniston, ça et là, l'œil est accroché par des maisons abandonnées, reprises par la végétation, et qui donnent à certaines rues un air de postapocalypse.

Que savaient les cadres de Monsanto ? Et depuis quand le savaient-ils ? La question est si vaste qu'elle a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 1999 par Robert Brent Cissell, à l'université de Louisville (Kentucky). Sa lecture est accablante. « Au milieu des années 1930, à Harvard, le professeur Cecil Drinker avait déjà mené des travaux sur les effets délétères systémiques des PCB, y compris à faibles doses », raconte Ellen Spears. En juin 1937, au cours d'un symposium sur le sujet, il a présenté ses résultats aux autorités sanitaires fédérales et à des responsables d'entreprises, dont Monsanto. Le directeur de la santé de la firme, Emmett Kelly, assiste à la réunion ; aucune mesure de protection des populations n'est prise.

#### « DES RAISONS D'ÊTRE EN COLÈRE »

En 1966, la société commande une série de tests sur la rivière Snow Creek, à Anniston : dans certains secteurs, lit-on dans le rapport des biologistes, les poissons ne survivent pas à une plongée dans l'eau de quelques secondes. En 1970, Monsanto achète, auprès d'habitants des quartiers ouest, un cochon destiné à la consommation : les taux de contamination des tissus adipeux de l'animal sont vertigineux. Les biologistes du groupe y dosent une concentration de quelque 19 800 ppm de PCB, soit 4 000 fois le seuil acceptable fixé à l'époque par les autorités sanitaires américaines.

Monsanto ne peut plus ignorer que les habitants d'Anniston ouest s'empoisonnent. Cette année-là, raconte Ellen Spears, le quotidien local, *l'Anniston Star*, publie une première alerte. « Les responsables de la société ont immédiatement répliqué que tout était sous contrôle », dit l'universitaire. La même année, un cadre de la firme écrit à ses correspondants, à propos des PCB, dans un mémo qui a fait date : « Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre un seul dollar de business. »

Deux ans plus tard, en 1972, le géant agrochimique commande à un laboratoire privé une étude de deux ans sur des rats. Le résultat tombe au printemps 1975 : les animaux exposés à quelques PCB présentent des tumeurs hépatiques. Dans son projet de rapport, qu'il soumet à Monsanto, le laboratoire indique que les PCB testés sont « légèrement tumorigènes ». Mais même cette expression euphémisante est intolérable : George Levinas, le patron de la toxicologie de Monsanto, fait corriger et demande au laboratoire d'indiquer que le produit testé « n'apparaît pas cancérigène ». « Cette phrase est préférable », explique-t-il.

Il faut attendre le début des années 1990 pour que le secret de la contamination commence à s'élever. En 1993, la compagnie d'électricité de l'Alabama lance la construction d'un gros transformateur sur un terrain bordant la décharge occidentale de l'usine. Pamela Scully, qui supervise la décontamination de la ville pour l'EPA, nous conduit sur les lieux. « La compagnie d'électricité a fait mener des analyses de routine sur les sols et a découvert des niveaux très élevés de PCB », raconte-t-elle. Et elle a immédiatement prévenu l'EPA. Ici, comme à Mars Hill, les niveaux de PCB sont énormes – de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de milliers de fois le seuil considéré comme acceptable par les autorités.

L'objectif de l'EPA, explique Pamela Scully, est que les propriétés contaminées soient nettoyées lorsque la contamination excède 1 ppm. Or, les PCB ne disparaissent pas. Ils persistent plusieurs siècles dans les sols. Pour s'en débarrasser, il faut écorcher la terre contaminée. « On la retire sur une épaisseur d'environ 30 centimètres et on la remplace par de la terre propre », explique-t-elle. Environ 700 propriétés étaient concernées et la grande majorité ont été décontaminées. Il en reste quatorze. »

Les opérations sont délicates. « Nos relations sont parfois difficiles avec les gens », relate Pamela Scully, sans jamais se départir de son sourire. Beaucoup d'entre eux ont des raisons d'être en colère et cette colère se manifeste parfois contre nous... La plus grande part de cette terre contaminée ne peut être nettoyée : elle finit dans les remblais, sous les routes et les parkings, dont on espère qu'elle restera à jamais prisonnière.

La décontamination est donc presque finie ? En réalité, elle ne fait que commencer. Pamela Scully nous emmène jusque dans la 11<sup>e</sup> Rue, qui longe la voie ferrée. Entre la chaussée et la voie, un banal fossé, qui descend de l'usine. « Ici, on atteignait des niveaux de contamination de l'ordre de 5 000 ppm », dit-elle.

**SUR LES 14 000 HABITANTS D'ANNISTON EXAMINÉS EN 2017 À L'HÔPITAL RÉGIONAL, 12 000 ÉTAIENT DIABÉTIQUES OU PRÉSENTAIENT DES SIGNES DE DIABÈTE**

priétés et égrène les noms de ceux qui sont partis, des adresses qui n'existent plus. Eloise Measling vivait au 802, Boynton Avenue, Odessa Reese au 811 de la même rue, Dorothy Hammock habitait au 1501, West 8th Street, Andrew Hartsfield au 517, Ferron Avenue, Sallie Franklin au 610, Montrose Avenue... « Presque tous sont morts à présent », dit David Baker, avant de nous mener vers la dernière maison du quartier, tout en haut de Montrose Avenue.

A cette adresse, indique le mémo du 24 mai 1996, « le révérend Thomas Long et son épouse n'acceptent pas les offres de rachat ». L'homme n'a jamais changé d'avis. Il vit toujours là, dans sa petite maison de bois, semblable à celles que l'on voit ailleurs à Anniston ouest. Une dizaine de tondeuses à gazon hors d'âge s'entassent devant le pas de sa porte – « il les répare », explique David Baker. Comme lui, Thomas Long a fait partie des fortes têtes et s'est toujours opposé à la firme. Pourquoi est-il resté ? « Parce que je suis né ici, il y a maintenant plus de soixante-dix ans », dit-il simplement. Et précise son taux de PCB dans le sang – « 168 parties par million [ppm] à l'époque du procès ». C'est plus de cent fois la moyenne américaine...

La 10<sup>e</sup> Rue passe tout à côté de Mars Hill. Le commerce de Shirley McCord, l'épicière qui

LIRE LA SUITE PAGE 10